



NATHALIE PETROWSKI
TOUT SUR
LA PRINCESSE PEOPLE
PAGE 3

CINÉMA

ET AU PIRE, ON SE MARIERA

LA PASSION
SELON AÏCHA
PAGE 9



Sophie Nélisse

IT
QU'EST-CE QUE
C'EST QUE ÇA ?
PAGE 10



LA RENTRÉE TÉLÉ EN ÉMOJIS

La rentrée télé d'automne débute... lundi! Notre chroniqueur Hugo Dumas a radiographié une poignée de nouveautés afin de déterminer ce qui risque (ou pas) de faire surchauffer vos enregistreurs. Et c'est traduit en émojis.

UN DOSSIER À LIRE EN PAGES 6 ET 7

LISEZ LE RESTE DE NOTRE DOSSIER RENTRÉE TÉLÉ EN PAGES 4 ET 5



PHOTOS LA PRESSE ET ICI RADIO CANADA

FESTIVAL INTERNATIONAL
DE LA LITTÉRATURE



Quel est le FIL qui relie
Delphine de VIGAN, Jacques GOUBOUT,
Sylvie DRAPEAU, Réjean DUCHARME,
Herménégilde CHIASSON, Fernando PESSOA,
Joséphine BACON, Queen KA et Dany LAFERRIÈRE?

À découvrir du 22 septembre au 1^{er} octobre,
dans plus de 20 lieux montréalais!

festival-fil.qc.ca

Billetterie centrale

LA VITRINE
COM
VOTRE
GUICHET
CULTUREL

ARTS VISUELS

JAYCE SALLOUM

Photographe de la conscience

Dans le cadre de Momenta, la biennale de l'image, le musée McCord expose le travail du photographe de Vancouver Jayce Salloum. Une réflexion sur l'état du monde contemporain, avec ses conflits, son environnement naturel déconsidéré, ses crises identitaires et la situation précaire de nombreux peuples.

ÉRIC CLÉMENT

La nouvelle expo montréalaise de Jayce Salloum s'intitule *location/dis-location (s): beyond the pale*. Un titre qui s'apparente à la volonté de la présente biennale Momenta de nous inviter à douter. Le doute, compagnon salutaire de tout examen d'une image...

«*Beyond the pale*» est une expression anglaise remontant au XVII^e siècle et qui fait historiquement référence aux délimitations de la juridiction anglaise en Irlande. Elle est devenue une façon d'indiquer un choix, une direction déterminés par rapport à une certaine bienséance, conformité, voire moralité.

Par cette expression accolée à *location/dis-location (s)* – un travail qu'il a entrepris il y a plusieurs années –, Jayce Salloum indique que son propos va au-delà du consensuel afin de faire prendre conscience d'enjeux de la réalité planétaire.

Quatre mosaïques

Au musée McCord, l'artiste a constitué quatre déploiements muraux avec 500 photos prises au cours de ses pérégrinations de par le monde depuis 1979. Une sélection scindée en quatre thèmes et dans laquelle on retrouve les traces de ses observations au Canada, au Proche-Orient (région d'origine de ses grands-parents), aux États-Unis, en Australie, en Europe de l'Est, en Afghanistan, en Chine ou encore en Amérique du Sud et en Amérique centrale.

Quand *La Presse* a rencontré l'artiste, la semaine dernière,



Quand *La Presse* a rencontré Jayce Salloum, la semaine dernière, il travaillait avec ses assistants à la définition de ses quatre mosaïques de photos en puisant des images dans ses archives.

PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

il travaillait avec ses assistants à définir ses quatre mosaïques en plaçant au sol les images puisées dans ses archives.

«La contiguïté des images provoque des questionnements sur les grands enjeux que sont l'état de la nature, les migrations humaines, l'industrialisation et les questions territoriales, dit Hélène Samson, conservatrice à la photographie au musée McCord. Jayce Salloum a étudié la photographie dans les années 70 au San Francisco Art Institute, qui était alors à l'avant-garde en photographie. On y développait la photographie comme un moyen d'approfondir la conscience.»

Parmi les photos de Salloum, certaines ont été prises dans des usines chinoises de fabrication de chaussures ou d'ustensiles en céramique, que le lauréat du prix du Gouverneur général en 2014 a visitées.

Images intéressantes aussi que celles découlant de son voyage en Afghanistan, notamment dans le village de Bamyán, à 100 km à l'ouest de Kaboul. Là, les talibans avaient dynamité, en 2001, un immense bouddha de 53 m de hauteur datant du V^e siècle. Ces images permettent de voir le village, les rues, les espaces troglodytiques percés dans la grande falaise de grès, et cet immense espace vide où se trouvait la statue de Vairochana, bouddha central des écoles tantriques.

Un objectif toujours prêt

Jayce Salloum photographie la vie partout où il passe. Un volcan en activité en Islande, l'étendue de la banlieue de Los Angeles, des enfants de Colombie-Britannique portant des masques amérindiens, des fleurs, des anémones de mer, une reconstitution de l'Ouest américain dans un parc

d'attractions autrichien, des réfugiés syriens en attente à Salzbourg, un musée cubain qui détaille le trafic des millions d'esclaves africains envoyés pendant trois siècles en Amérique...

Ses photos, qu'elles représentent des paysages ou des activités humaines, reflètent son habitude d'immortaliser ce que ses yeux voient.

«Ma caméra est toujours ouverte, se plaît-il à dire. Il y a beaucoup de sujets pour lesquels je continue d'explorer au fil de mes voyages. Comme un bagage qui m'accompagne toujours.»

«J'essaie de prendre connaissance des situations humaines et de voir comment l'histoire interfère sur le présent des gens. Et ça me permet de créer une sorte de géographie des façons de vivre», explique Jayce Salloum

Au fil du temps, cet exercice de juxtaposition d'instantanés terrestres prend un sens de

plus en plus conforme. «Le contenu devient plus riche, plus dense et plus tactile, dit Jayce Salloum. Alors que lors de la première vue, on reste en surface.»

Ce pouvoir de l'expérience et cette quête de sens illustrent la force documentaire de la photographie, ce témoignage qui frise la réalité comme la tangente près de sa courbe. Une démarche artistique qui peut avoir des conséquences sociales mais de façon modeste, reconnaît l'artiste.

«Quand les gens viennent voir ces photos, ça les fait réfléchir, notamment à leurs interactions avec l'environnement. Sinon, mon travail est plus proche de la méditation et montre ma propre relation au monde.»

Au musée McCord (690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal), du 8 septembre au 12 novembre.

EXPO GIACOMETTI À LONDRES

Le triomphe des trois survivantes

Quelque 250 œuvres d'Alberto Giacometti (1901-1966) sont exposées au Tate Modern, à Londres, dans le cadre d'une rétrospective couvrant cinq décennies de création de l'artiste suisse. *Le Soleil* a visité cette exposition qui sera présentée en première nord-américaine au Musée national des beaux-arts de Québec, dès février prochain.

ÉRIC MOREAULT
LE SOLEIL

LONDRES — Au sommet de sa florissante carrière, à la fin des années 50, Alberto Giacometti reçoit une commande d'envergure pour un espace public à New York. Le célèbre artiste y consacre trois années. Une fois les œuvres coulées dans le bronze, cet éternel insatisfait refuse qu'elles soient installées – ce qui en dit long sur ce créateur iconoclaste et farouchement indépendant. Près de 60 ans plus tard, les trois survivantes resplendissent dans la dernière salle de l'ahurissante rétrospective consacrée au grand artiste au Tate Modern, à Londres.

Giacometti meurt en 1966. Sans progéniture, il laisse en héritage son œuvre considérable à sa veuve Annette, qui consacra le reste de sa vie à réunir tous les morceaux – elle fera même déménager les murs de son atelier. La fondation qui poursuit son travail a fourni en grande partie les quelque 250 sculptures, tableaux, dessins et plâtres exposés dans cette rétrospective inédite, autant par son ampleur que par sa démarche.

Giacometti réunit en effet des œuvres qui couvrent les cinq décennies de création de cet artiste moderne marquant – de sa première tête, à 14 ans, jusqu'au trio d'art public resté caché.

Plusieurs inédits, donc. Mais aussi une vue d'ensemble qui révèle que cet artiste au style en mouvement perpétuel n'a cessé d'explorer les mêmes thèmes (l'érotisme, la mort, le grotesque, la marche de l'homme, les têtes...) et de projeter sur ses créations sa sensibilité et ses angoisses. Et que sa production ne se limite pas à ses célèbres sculptures filiformes texturées.

Un grand coup du MNBAQ

Depuis l'ouverture, le 10 mai, la foule afflue au musée situé au bord de la Tamise. Le Tate Modern a beau être un exemple du genre, avec sa gratuité, son dynamisme et son audace, c'est un exploit. Avec les attentats à répétition commis à Londres, les Britanniques ont (en partie) déserté les musées. Pas le Tate: les visiteurs affluaient encore dès l'ouverture, hier matin.

Mais pourquoi écrire sur une expo qui se termine



Grande tête mince, 1954

PHOTOS FOURNIES PAR LE MNBAQ
Tête sur tige, 1947

demain, à Londres? Parce que *Giacometti* se déplace du 8 février au 13 mai 2018 à Québec, avant de continuer sa tournée dans les Guggenheim de New York et de Bilbao.

Le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) a en effet frappé un grand coup avec *Giacometti*. Pas pour rien que le musée a invité des journalistes dans la ville aux centaines de grues. Line Ouellette, directrice et conservatrice en chef du MNBAQ, devait d'ailleurs piloter la délégation. Son vol annulé, elle est restée en plan.

Heureusement, Catherine Grenier a pris le train, elle, à partir de Paris. La conservatrice de la Fondation Giacometti depuis 2014 en connaît un rayon sur l'artiste – la femme de 57 ans fera paraître une biographie de

l'artiste la semaine prochaine. Elle le décrit comme un provocateur et un bon vivant, solitaire dans la création, mais très sociable. Homme de paradoxes, donc.

Artiste à part aussi: Giacometti s'est toujours démarqué de ses pairs par son refus farouche de se laisser enfermer dans les chapelles stylistiques.

Il devient célèbre presque du jour au lendemain en 1929 lorsqu'il présente une sélection de sculptures «plaques» à Paris, remarquées par Jean Cocteau. Il fréquente ensuite les surréalistes dissidents (Miró, Prévert, Queneau, Masson...) réunis autour de Georges Bataille. Il les laisse ensuite tomber pour se joindre à André Breton, détesté par les dissidents!

Mais le fils du peintre Giovanni Giacometti refuse

de jeter le bébé avec l'eau du bain. Parallèlement à ses œuvres surréalistes, il poursuit sa production plus réaliste. Ce qui est vécu comme une trahison par le groupe de Breton...

Giacometti n'en a cure. Toujours en recherche stylistique, il va produire des sculptures de plus en plus petites. Sa *Simone de Beauvoir* (1946) se glisserait facilement dans une poche de chemise... Puis il créera ses célèbres sculptures comme *Homme qui marche* (1947) et *Femme debout* (1948), avant de se consacrer surtout à l'exploration picturale avec ses proches comme sujets. Et ainsi de suite.

La rétrospective présentée au MNBAQ sera sensiblement la même; certains plâtres, trop fragiles, ne pourront traverser l'Atlantique, mais elle sera néanmoins adaptée à nous et proposera une scénographie exclusive.

La version nord-américaine – la première depuis au moins 15 ans – regroupera pas moins d'une centaine de statues et une cinquantaine de tableaux. On nous avait garanti des expositions internationales de prestige avec l'ouverture du pavillon Lassonde. Promesse tenue.

«Il n'y a que succès à la mesure de l'échec», disait Giacometti, probablement inspiré par son copain Samuel Beckett. Pas cette fois. Quelque chose de terriblement émouvant et de grandiose se déploie sous nos yeux. Et l'artiste, qui a cherché de façon obstinée à lire dans les regards, serait (peut-être) enfin content d'y voir autant de ravissement dans ceux des visiteurs.

Giacometti sera présentée au Musée national des beaux-arts du Québec du 8 février au 13 mai 2018. Les frais de ce reportage ont été payés par le MNBAQ.



PHOTO, ARCHIVES ASSOCIATED PRESS
Le prince Charles embrasse sa nouvelle femme, Diana Spencer, au balcon du palais de Buckingham, le 29 juillet 1981.

Tout sur la princesse « people »



NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Vingt ans ont passé depuis la mort de la princesse Diana, celle qui a déjà été la femme la plus célèbre au monde. Je pensais avoir tout vu et tout entendu à son sujet lors de l'anniversaire de sa mort la semaine dernière. J'avais oublié la pièce de résistance: un documentaire de trois heures, produit par ABC, présenté par le magazine *People* et offert sur Netflix, avec en prime des chansons de Sia, Coldplay et Amy Winehouse.

The Story of Diana est assez bien fait et couvre beaucoup de terrain, depuis la naissance de celle qui s'est définie comme la princesse du cœur, voire la princesse des petites gens, alors que dans les faits, Diana Spencer n'a jamais été une roturière ni la petite fille aux allumettes.

Issue de l'aristocratie britannique, élevée dans le voisinage de la famille royale, Diana n'a connu ni la faim, ni le froid, ni la misère. Selon les photos et films d'archives du film fournis par son frère – un des témoins importants du film –, elle avait, dès l'enfance, le sens du spectacle et le don d'attirer l'attention. On la voit, petite fille, fanfaronner devant la caméra avec ses jambes déjà incroyablement longues, un de ses nombreux attributs qui contribueront à sa renommée.

Car ne nous racontons pas d'histoires: si Diana avait été une matrone aux traits ingrats et aux gros mollets, elle

Personne n'aurait soupçonné sa beauté», écrit-elle.

En d'autres mots, c'est la fonction qui a dessiné et défini la femme mythique que Diana est devenue, avec l'aide, bien entendu, des médias qu'elle a exploités et manipulés jusqu'à plus soif.

Selon la romancière, Diana était une sorte d'écran blanc sur lequel le peuple – à plus forte raison le peuple britannique – a projeté ses fantasmes et son besoin de croire aux princesses, ces femmes inoffensives et charmantes qui apportaient un heureux changement à l'archétype de la harpie froide et psychorigide incarnée par Margaret Thatcher ou par la reine Élisabeth elle-même.

Parfaite antithèse de ces deux femmes, la princesse est apparue à un moment de l'histoire où le peuple en avait ras le bol de la royauté, symbole d'un statu quo devenu insupportable en regard des chamboulements sociaux en cours.

Avec ses yeux bleus, son sourire ravageur, sa chaleur, mais aussi son couple en péril, ses problèmes de dépression et de boulimie et ses confessions pseudo-candides à la télé ou dans le fameux livre d'Andrew Morton, Diana a ouvert la voie à la culture Kardashian.

C'est au demeurant ce que le documentaire de Netflix fait habilement ressortir, surtout dans la deuxième partie. L'avènement de Diana, couronnée femme la plus célèbre du monde, marquera un tournant majeur pour la presse *people*. Cette presse, obsédée par la vie intime des vedettes, existait déjà, mais dans une moindre mesure. Dans

La princesse est apparue à un moment de l'histoire où le peuple en avait ras le bol de la royauté, symbole d'un statu quo devenu insupportable en regard des chamboulements sociaux en cours.

n'aurait jamais marqué l'imagination populaire comme elle l'a fait.

À l'adolescence, alors que sa mère vient d'abandonner enfants et mari pour suivre son amant, Diana se mue en vierge mélancolique friande de romans Harlequin. Elle rêve à un prince charmant qui ne s'appelle pas nécessairement Charles, mais qui l'emmènera loin sur son cheval blanc.

À 19 ans, on la retrouve, monitrice de garderie, ce qui, dans son cas, indique qu'elle n'a pas fait d'études universitaires et avait sans doute pris ce job en attendant le prince charmant qui ferait d'elle une épouse et mère.

Et puis arrive le prince Charles, qui avait déjà fréquenté la sœur de Diana et qui, à 32 ans, devait mettre un terme à un célibat qui commençait à faire problème.

Nous avons tous vu les images de leurs premières fréquentations, le sourire timide mais irrésistible de la future princesse, sa coupe de cheveux en casque de football, ses tenues beiges à des années-lumière du panache vestimentaire qu'elle cultivera plus tard.

On a vu les images, mais les regarder avec le recul du temps et la conscience des événements à venir, c'est saisir la transformation phénoménale qui attend cette jeune fille un peu balourde que Charles veut épouser, moins par amour que pour répondre aux attentes de la famille royale.

Dans un texte cinglant et dévastateur publié par le *Guardian*, la romancière Hilary Mantel imagine ce que Diana serait devenue si elle avait épousé le même genre d'homme que ses amies. « Sans trop de maquillage, avec des manches de vestes trop courtes pour ses longs bras, ses organes vitaux cachés par un sac fourre-tout acheté dans une foire agricole, elle se serait calcifiée dans les conventions,

les années Diana, elle va exploser et se répandre à la vitesse grand V et contaminer même les médias conventionnels. Diana et son conte de fées qui tourne au vinaigre en seront le principal carburant. Pour les médias, Diana, c'était de l'héroïne pure, explique un de ses amis.

Les années Diana, c'est aussi l'apparition des chaînes d'info en continu qui vont bouleverser notre façon de consommer de l'information. De leur accessibilité constante et continue découle le besoin impératif de nourrir 24 heures sur 24 la bête vorace de l'info. Autant dire que Diana fut le premier gros festin de cette bête.

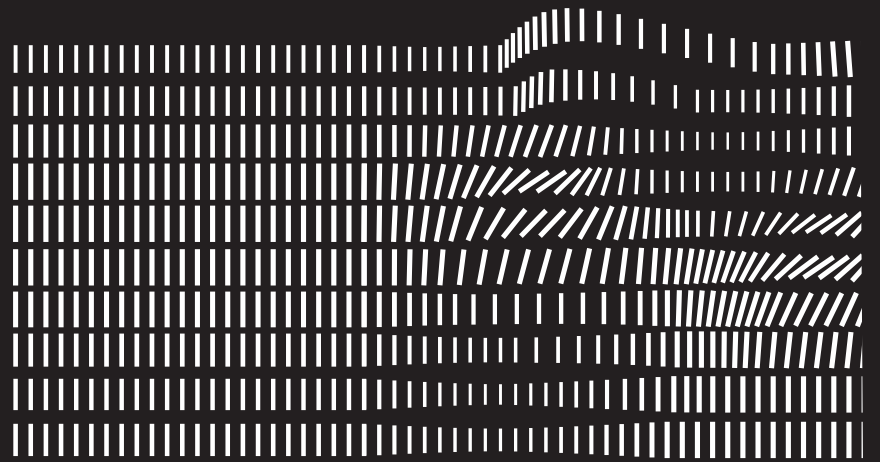
Entre la naissance médiatique d'un mythe qui rayonne globalement et sa mort, plusieurs nouvelles voies ont été explorées par Diana, mais là où elle a excellé, hormis la maternité, fut dans les causes humanitaires de tout acabit. Aux malades, aux miséreux, aux sans-abri, aux victimes du sida et à celles des mines antipersonnel, Diana répondait toujours présente, ouvrant grands ses bras à tous les rejetés de la Terre.

On l'a oublié, mais, avant Diana, les vedettes ne défendaient pas des causes publiquement comme aujourd'hui. À cet égard, Diana a aussi ouvert la voie – et cette fois, c'est tout à son honneur – aux Angelina Jolie, George Clooney, Bono et compagnie.

Que serait-elle devenue si elle n'avait pas perdu la vie à 36 ans? Une quinquagénaire fringante, plus engagée que jamais? Une épouse de millionnaire recluse? Une *has-been* en perdition adonnée aux télé-réalités? On ne le saura jamais, et peut-être cela vaut-il mieux ainsi. Les princesses fantasmées comme elle doivent nécessairement mourir jeunes, à l'abri de l'assaut du temps et des âpres réalités, histoire de préserver leur mythe pour l'éternité.



TELUS



GRANDE
OUVERTURE

CE MARDI

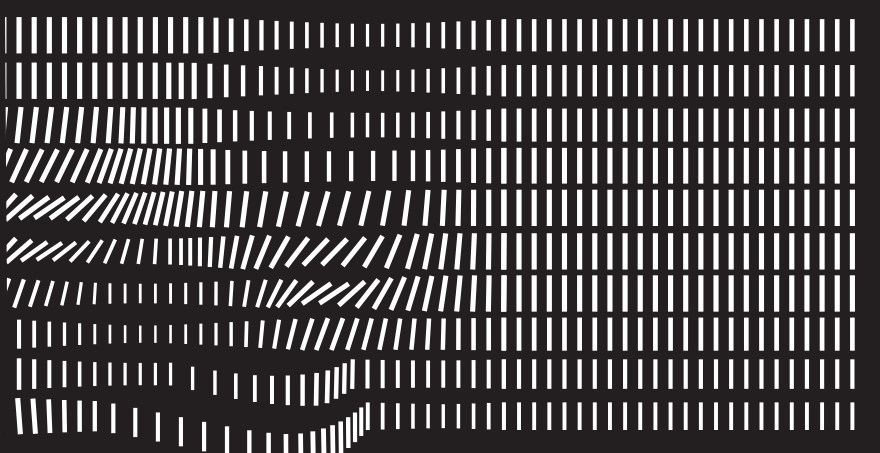
RADIO A TRIBE
RADIO CALLED RED



DJ SET — K.O.K.A. (KARIM OUELLET + KING ABID)
MARIEME & DI ASTRONAUTS AVEC SABRINA SABOTAGE DJ

CONCERT
GRATUIT

12 SEPTEMBRE 20 H



59, rue Sainte-Catherine Est

TELUS.COM

ARTS VOTRE RENTRÉE TÉLÉ

La fin de la grand-messe ?



MARIO GIRARD
CHRONIQUE

Lors du lancement de la nouvelle programmation de la télé de Radio-Canada, à la fin d'août, Michel Bissonnette, vice-président principal, a entamé sa présentation en annonçant qu'il faisait prendre un virage à ses journaux télévisés.

De deux choses l'une : ou bien on a voulu évacuer le sujet au début de cette conférence de presse parce qu'on trouvait cela plate, ou bien on croit encore fermement en l'avenir de l'information à la société d'État.

« À l'époque des fake news où on ne sait plus ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas, on n'a qu'à montrer la molécule de Radio-Canada, et les gens savent que c'est une information fiable et crédible », a dit Michel Bissonnette.

Il a raison de vouloir contrer les fausses nouvelles provenant des réseaux sociaux. Mais je crois que les journaux télévisés, la grand-messe d'autrefois, font face à de pires ennemis. À l'heure de l'information en continu et de la prolifération d'une foule de plateformes numériques, on

peut se demander quelle est la pertinence de présenter tous les jours des bulletins à heure fixe qui sont de moins en moins regardés...

Depuis une quinzaine d'années, les cotes d'écoute des journaux télévisés de fin de soirée sont en chute libre ou demeurent stagnantes. Et depuis une quinzaine d'années, on rivalise d'ingéniosité pour tenter de garder la tête hors de l'eau. La situation est partout pareille. En France, où le rendez-vous du 20 heures était autrefois sacré, on connaît le même problème.

Afin de redonner du pep à leur JT, comme on dit là-bas, certaines chaînes ont adopté une formule de magazine que l'on offre en seconde partie. Cette méthode a été exploitée chez nous il y a fort longtemps. Ça s'appelait *Le Point*.

Auteur de l'essai *Jeter le JT*, le journaliste et ex-présentateur d'Arte, William Irigoyen, y va d'une charge à fond de train contre le rendez-vous de 20h, qu'il juge rien de moins que « superficiel, tiède, nombriliste et archaïque ». En entrevue au magazine *Télérama*, il a déclaré

« en avoir assez des robinets à eau tiède des JT ».

Celui qui souhaite voir apparaître une nouvelle forme d'info télé trouve que les JT ne sont plus d'actualité. « Démographiquement, de moins en moins de jeunes les regardent; de nombreuses enquêtes le prouvent. Et intellectuellement, ils ne tiennent plus leurs promesses », a-t-il déclaré.

William Irigoyen n'a pas tort. Mais en même temps, je ne peux m'empêcher de saluer les efforts qui sont faits ici pour donner aux journaux télévisés un nouveau souffle. Ces efforts

de sujets et en leur accordant plus de temps afin de les décorifier et de les analyser.

Mardi, on a ouvert l'émission avec la situation que vivent les Dreamers. Pas moins de neuf minutes ont été consacrées à ce sujet. Plutôt audacieux comme choix, mais profondément radio-canadien.

Je dois dire que cette formule me plaît et me parle. Mais bon, je suis quelqu'un qui consomme beaucoup d'information durant toute la journée; j'ai moins besoin qu'on me fasse faire un tour d'horizon complet en fin de soirée.

À l'heure de l'information en continu et de la prolifération d'une foule de plateformes numériques, on peut se demander quelle est la pertinence de présenter tous les jours des bulletins à heure fixe qui sont de moins en moins regardés...

témoignent d'une volonté de maintenir une information de qualité bien en place. C'est ce qui compte, au fond.

J'ai regardé la « nouvelle formule » du *Téléjournal* de Radio-Canada (édition de 22h). En plus de l'ouverture qui a du mordant, un habillage visuel attrayant et une plus forte présence des infographies explicatives, on a décidé de mettre l'accent sur la profondeur en présentant moins

En fait, je sens qu'outre les premiers sujets qui relèvent d'une actualité incontournable, on craint moins de présenter des sujets originaux émanant des idées de la salle de rédaction. On a compris à Radio-Canada que la survie des grandes salles de rédaction passe par un caractère exclusif.

Pendant ce temps, à TVA, on maintient la recette de la « nouvelle parlée et expliquée

avec chaleur » en présentant un plus grand nombre de sujets qu'à Radio-Canada. Et à V? La nouvelle formule NVL a de quoi rendre perplexe. Une voix anonyme présente les grandes nouvelles du jour par le truchement d'images. C'est ce qu'on appelle un « format économique ». On voudrait mieux.

Parmi toutes ces propositions, j'ai tendance à croire que Radio-Canada prend le meilleur virage. L'avenir de l'information télévisuelle passe par ce type de concept. Nous verrons, je l'espère, de plus en plus d'émissions, comme l'excellent *24/60* animé par Anne-Marie Dussault, en soirée à la télé. Offrir de la profondeur et du recul, oui, mais l'offrir en se retournant rapidement sur un dix cennes.

En terminant, lors du lancement de la programmation de Radio-Canada, Michel Bissonnette a dit que le matériel des JT de 18h et 22h allait davantage se retrouver sur toutes les plateformes de Radio-Canada. C'est bien de donner de l'amour au JT, mais j'en donnerais maintenant au site web de Radio-Canada. De grand centre commercial qu'il était, il est devenu un immense marché aux puces dans lequel on se perd facilement. Faites l'exercice en tentant d'y retracer un élément. Aussi bien repérer Charlie. J'ai dû passer par Google pour regarder Céline Galipeau en différé cette semaine. Ça « regarde » mal.

PETER LENKOV

De Laval à Hollywood

MATHIEU PERREault

Dans les années 70, le père de Peter Lenkov regardait religieusement chaque épisode d'*Hawaii 5-0*. Il était loin de s'imaginer que son fils allait redonner vie à cette série balnéaire. Maintenant bien établi à Hollywood comme producteur, Peter Lenkov était à Montréal la semaine dernière pour donner un cours de scénarisation à l'Université Concordia. *La Presse* l'a rencontré.

QIR

Vous avez grandi à Laval. Quand avez-vous tenté votre chance à Los Angeles ?

J'ai commencé l'université en science politique à McGill, puis j'ai changé pour le programme de cinéma à Concordia. Mon père voulait que je sois avocat, mais ça ne me tentait pas du tout. Un ami m'a parlé d'un cours d'été de scénarisation à l'Université de Californie à Los Angeles. J'ai emprunté de l'argent à mon père, mais finalement j'ai suivi seulement trois des six semaines de cours. J'ai trouvé un emploi dans une maison de production, « en dessous de la table » parce que je n'avais pas de permis de travail. Heureusement, c'était sur la même ligne d'autobus que mon appartement; je n'avais pas d'argent pour une voiture.

Avez-vous toujours voulu être producteur ?

Enfant, je voulais écrire. Quand il faisait froid l'hiver, je passais mes

jours à lire des comics dans notre maison de la 101^e Avenue [à Chomedey]. Chaque fois que j'entends une déneigeuse, ça me rappelle que ça a toujours été ma passion.

Est-ce que le fait de grandir dans une ville bilingue a influencé votre travail de producteur ou de scénariste ?

Ça m'a certainement permis de travailler dans plusieurs langues, notamment sur des coproductions entre le Canada et la France. Un passeport canadien est très utile en télévision. Je dirais que grandir dans une ville aussi riche en culture que Montréal m'a aidé à raconter des histoires. J'adore L.A., mais c'est une ville plus nouvelle que Montréal ou New York. Il y a moins de racines...

Comment en êtes-vous venu à produire *Hawaii 5-0* ?

CBS m'a demandé de m'en occuper. Ça avait une signification particulière pour moi. Mon père l'écouterait toutes les semaines; c'était très important pour lui, particulièrement l'hiver. Il se sentait transporté dans une place magique. J'ai voulu faire une série qui plaise à des gars comme mon père. C'est d'ailleurs la série dont je suis le plus fier. Habituellement, un remake dure une, deux saisons. Nous en sommes à la huitième. Je suis confiant que le remake de *MacGyver*, dont je m'occupe aussi, va avoir autant de succès. Nous en sommes à la deuxième année.

Quel est le secret du succès de *Hawaii 5-0* ?

Le choix des comédiens et l'histoire des personnages. Les téléspectateurs sont de plus en plus exigeants pour la complexité des personnages. Il faut qu'ils aient plusieurs niveaux, des secrets.

A-t-il fallu faire des changements au chapitre des stéréotypes raciaux ou sexuels ?

Évidemment. Nous vivons dans un monde où la diversité est plus acceptée. Nous faisons, par exemple, un rite traditionnel hawaïen à chaque début de tournage.

Vous avez vécu les changements qu'ont entraînés les séries audacieuses de HBO au début du millénaire, et maintenant celles de Netflix ou Amazon. Quel a été le



PHOTO MONTY BRINTON, ARCHIVES LA PRESSE CANADIENNE

Peter Lenkov, producteur exécutif de la série américaine *Hawaii 5-0*, participe souvent à des ateliers dans le domaine de la télévision. Il a d'ailleurs récemment donné un cours de scénarisation à l'Université Concordia.

chambardement le plus important ?

Je dirais la fin de l'écoute en direct, ainsi que l'écoute sur plusieurs appareils. Je vois ces changements comme des occasions d'aller plus loin dans la sophistication des scénarios. Dans les années 80, on se contentait de gadgets comme des voitures qui parlent. Maintenant, il faut avoir des personnages et des intrigues solides. On retourne à la base de l'art de raconter une histoire. Parallèlement, les quelques séries qui sont suivies en direct par beaucoup de téléspectateurs – comme *Hawaii 5-0* qui fait 9 millions – sont précieuses pour les publicitaires. Toute cette concurrence entre les chaînes traditionnelles comme CBS, le câble et les services comme Netflix crée une manne pour nous. On est rendu à 10 millions US par épisode pour des séries comme *Westworld*. Je dis souvent à mes étudiants que c'est un âge d'or pour les scénaristes. Ils n'ont même pas à quitter Montréal pour faire fortune, tellement la demande est forte pour de bonnes histoires.

Hawaii lui-même est important pour le succès de la série. Plusieurs observateurs avancent que les lieux où se déroulent les séries constituent maintenant un personnage à part entière, par exemple la Louisiane pour *True Detective* ou le Minnesota pour *Fargo*. Qu'en pensez-vous ?

C'est vrai. On prend de plus en plus de soin à bien choisir le lieu d'une série. Souvent, le lieu va donner le ton de l'histoire. Pas pour toutes les séries; on va souvent aller à un endroit qui offre des incitatifs fiscaux. Évidemment, pour *Hawaii 5-0*, nous soignons beaucoup notre lien avec les îles. Nous faisons chaque année une grande première à Hawaii.

Avez-vous déjà filmé à Montréal ?

Non, mais j'aimerais beaucoup cela. J'adore marcher ici, regarder l'architecture. Partout ailleurs, on a l'habitude de démolir et de construire du neuf, mais ici, on a gardé tellement d'immeubles du passé. Il y a peu d'endroits comme Montréal pour un scénariste ou un producteur.

Avez-vous déjà regardé des séries québécoises ?

Non. La seule série canadienne dont je me souviens de mon enfance est *The Beachcombers*. Je regardais aussi *Rocket Robin Hood*, une série animée canadienne.

La saison 8 de *Hawaii Five-O* entre en ondes à CBS le 29 septembre; la saison 4 de la série est diffusée en version française à Séries+ du lundi au mercredi.

DES DATES IMPORTANTES

- > 1965 : naissance à Chomedey
- > 1986 : déménagement à Los Angeles
- > 1990 : première production, un téléfilm appelé *Parker Kane*, basé sur son scénario
- > 1993 : le film *Demolition Man*, avec Sylvester Stallone, basé sur son scénario et qu'il produit, rapporte 70 millions US aux guichets.
- > 2005 : produit la quatrième saison de *24*, dont il écrit trois épisodes.
- > 2006 : produit cinq saisons de *CSI: NY*.
- > 2009 : lance la deuxième mouture de *Hawaii 5-0*.
- > 2013 : le film *RIPD*, avec Jeff Bridges, qu'il produit, est basé sur une bédé qu'il a écrite.

Sources : IMDb, Peter Lenkov

les grands explos

Présenté par Desjardins

un thé au JAPON

Réalisé et raconté par Maximilien Dauber

45 ans à vivre le monde

réservez maintenant

514 521.1002 - 1 800 558.1002

<p>LONGUEUIL</p> <p>Théâtre de la Ville</p> <p>9, 10, 12 et 13 septembre</p> <p>VARENNES</p> <p>14 et 15 septembre</p>	<p>LAVAL</p> <p>Salle André-Mathieu</p> <p>6 au 9 octobre</p> <p>Théâtre Marcellin-Champagnat</p> <p>10 au 12 octobre</p>	<p>MONTRÉAL</p> <p>Salle Pierre-Mercure</p> <p>31 octobre au 5 novembre</p>
--	---	---

CINÉ-CONFÉRENCES aussi présentées à L'Assomption, Pierrefonds, St-Jean, LaSalle, St-Jérôme, La Prairie, Montréal-Nord, St-Hyacinthe.

LES GRANDS EXPLORATEURS.COM

Les séries américaines à suivre

Entre les nouveautés, les suites et même les parodies de classiques, voici un petit coup d'œil sur les séries américaines attendues cet automne.

CHANTAL GUY

Les nouveautés

THE DEUCE

À HBO, dès le 10 septembre
C'est l'une des grosses séries de la rentrée de HBO, qui se penchera sur le monde de la prostitution et de la pornographie au tournant des années 80 à New York. Que de gros canons parmi les artisans: créé par David Simon, l'homme derrière *The Wire*, le pilote a été réalisé par Michelle MacLaren (*Breaking Bad*, *Game of Thrones*), et la série met en vedette Maggie Gyllenhaal et James Franco, qui devrait jouer à lui seul deux personnages, des jumeaux du monde interlope.

THE GOOD DOCTOR

À ABC, dès le 25 septembre
Le créateur du célèbre *D. House* revient dans ses plates-bandes avec cette série médicale où un jeune chirurgien (Freddie Highmore) souffrant d'autisme devra travailler fort pour se faire accepter dans son milieu de travail, même s'il est surdoué dans son domaine. Un autre héros autiste à la télé après le jeune Sam de la série *Atypical*, de Netflix.

WISDOM OF THE CROWD

À CBS, dès le 1^{er} octobre
Un technicien en informatique (Jeremy Piven) crée une application de production participative (*crowdsourcing*) afin de retrouver le meurtrier de sa fille, et découvre en même temps que cette invention peut servir à résoudre bien d'autres crimes. Cette idée de surveillance collective pour faire le bien est aussi excitante qu'effrayante...

THE MAYOR

À ABC, dès le 3 octobre
Dans cette série humoristique, un jeune rappeur (Brandon Michael Hall) en mal de visibilité tente de sortir de l'ombre en se lançant dans la course à la mairie de sa ville. Le problème, c'est qu'il sera élu!

MINDHUNTER

Sur Netflix, le 13 octobre
Après *House of Cards*, cette nouvelle création du talentueux David Fincher (*Fight Club*, *Seven*, *The Social Network*) s'inspire des mémoires de John Douglas, un vrai agent du FBI spécialisé dans la compréhension des tueurs en série à la fin des années 70. Ça promet d'être glauque.

ALIAS GRACE

Sur Netflix, le 3 novembre
Avec le succès de *The Handmaid's Tale*, on suivra de près cette minisérie en six épisodes, adaptation par Sarah Polley d'un autre roman de Margaret Atwood, à propos d'un double meurtre qui aurait été commis par une femme en 1843. Coupable ou innocente?

THE CROSSING

À ABC, en octobre
On ne connaît pas encore la date exacte du début de cette série de science-fiction dont le synopsis est intéressant et dans l'air du temps. Quand quelques centaines de réfugiés débarquent par la mer dans une petite ville de l'Oregon, on découvre qu'ils sont en fait américains et qu'ils arrivent du futur, fuyant une guerre terrible.

Les parodies

THE ORVILLE

Sur Fox, dès le 10 septembre
Peu de temps avant la nouvelle saison de *Star Trek*, le créateur et acteur Seth MacFarlane rend hommage à sa série fétiche dans cette parodie dont le pilote a été réalisé par Jon Favreau. Les



Brandon Michael Hall interprète un rappeur qui deviendra maire dans la série *The Mayor*.



Dynasty, série-culte des années 80, renaitra.



James Franco est la vedette de la série *The Deuce*.



Jeremy Piven joue le personnage principal dans *Wisdom of the Crowd*.



Star Trek - Discovery ressuscite la légendaire franchise.

costumes, les extraterrestres et, bien sûr, le vaisseau, tout est un clin d'œil dans cette comédie qui promet d'être « nounoune ».

AMERICAN VANDAL

Sur Netflix, le 15 septembre
Le succès des séries documentaires policières à la *Making a Murderer* nous mène aujourd'hui à cette parodie, où l'on tente d'innocenter un adolescent accusé d'avoir dessiné des pénis sur les voitures du personnel de son école. Retenez ce mot-clic: #whodrethewedick?

GHOSTED

Sur Fox, le 1^{er} octobre
Craig Robinson et Adam Scott incarnent respectivement un sceptique et un croyant fervent dans les choses surnaturelles qui seront recrutés par les services secrets pour enquêter sur des trucs paranormaux. On veut clairement rire de *X-Files*, ici.

Les retours attendus

STAR TREK - DISCOVERY

À CBS, le 24 septembre
Les Trekkies sont aux anges: voici enfin une nouvelle série depuis *Enterprise* en 2001, qui se déroulera 10 ans avant la série originale.

WILL AND GRACE

À NBC, le 28 septembre
Seize nouveaux épisodes pour cette sitcom bardée de prix qui avait pris fin en 2006, et des retrouvailles pour Debra Messing et Eric McCormack. NBC a déjà annoncé une autre saison.

DYNASTY

À The CW, le 11 octobre
C'est peut-être le succès de *Riverdale* qui a donné l'idée à la chaîne The CW de faire un remake de cette très populaire série des années 80 sur la vie des gens riches et célèbres, mais on n'est pas certain que le monde en avait besoin, surtout en voyant la bande-annonce.

CURB YOUR ENTHUSIASM

À HBO, le 1^{er} octobre
Les fans de la sitcom de Larry David n'avaient pas eu de nouveaux épisodes depuis 2011. On annonce parmi les acteurs invités des pointures comme Bryan Cranston, Jimmy Kimmel, Elizabeth Banks et Lauren Graham. Des épisodes de la nouvelle saison ont fait l'objet de fuites le mois dernier, alors que des pirates s'en sont pris à la chaîne HBO.

2 SPECTACLES POUR 60\$*

3 SPECTACLES POUR 75\$*

MARIANA MAZZA	FEMME TA GUEULE
PETER MACLEOD	LIBRE
NOUVEAU MESSMER	HYPERSENSORIEL
DOMINIC PAQUET	RIEN QU'S'UNE GOSSE
NOUVEAU GUY NANTEL	NOS DROITS ET LIBERTÉS
LES FANTASTIX	LA COMÉDIE MAGICALE
NOUVEAU FRANÇOIS MASSICOTTE	QUELLE FAMILLE!
MARIO TESSIER	SEUL COMME UN GRAND
P-A MÉTHOT	PLUS GROS QUE NATURE
ALAIN CHOQUETTE	DRÔLEMENT MAGIQUE
ALEX ROOF	PREMIÈRE TOURNÉE

11 SPECTACLES HILARANTS
18 VILLES • PLUS DE 200 DATES

MONTRÉAL | LAVAL | BROSSARD | SAINT-EUSTACHE | LASALLE | SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU | SAINTE-THÉRÈSE | SAINT-JÉRÔME | JOLIETTE | L'ASSOMPTION | SAINT-HYACINTHE | GRANBY | SAINTE-AGATHE | TROIS-RIVIÈRES | SAGUENAY | QUÉBEC | SAINTE-FOY | SAINT-GEORGES

FAIS DES CHOIX POUR TOI
DROLEDEFORFAIT.COM

*Offre valide jusqu'au 24 septembre 2017.
Quantités limitées sur dates et sièges sélectionnés. Taxes incluses et frais de service en sus.
Forfait applicable seulement dans une même ville et sur les nouvelles réservations.

ARTS VOTRE RENTRÉE TÉLÉ



PHOTO NINON PEDNAULT, LA PRESSE 1



PHOTO FOURNIE PAR ICI RADIO-CANADA 2



PHOTO FOURNIE PAR ICI RADIO-CANADA 6



7 PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

LA RENTRÉE TÉLÉ



HUGO DUMAS

La rentrée télé d'automne débute... lundi! Enfin, diront les mordus qui attendent le dénouement de *District 31* depuis la fin avril. Zut, rouspéteront ceux qui s'ennuient déjà de l'été. C'est donc le temps d'établir la liste des émissions à regarder en direct et de celles que l'on préfère se garder pour le week-end ou les soirées moins achalandées. Voici une poignée de nouveautés que j'ai radiographiées afin de déterminer ce qui risque (ou pas) de congestionner votre horaire télé. Bonus: c'est aussi traduit en émojis.



1 Conversation secrète

TVA, le dimanche à 21h, à partir du 24 septembre

Il n'y a pas de recette miracle ici. Le secret du succès de la nouvelle émission de Paul Arcand repose sur les invités qui accepteront de se confier au roi des ondes matinales. Si ces gens font des révélations fracassantes ou s'ils sortent d'un long mutisme (comme Serge Thériault, par exemple), le public sera au rendez-vous. Bref, *Conversation secrète* doit créer l'évènement pour rivaliser avec *Tout le monde en parle*, qui jouera en même temps à Radio-Canada. Aucun nom d'invité n'a été confirmé officiellement. TVA a commandé huit épisodes de cette série tournée à l'extérieur des studios, qui seront distillés au compte-gouttes d'ici le printemps. *Conversation secrète* dérive d'un concept français.

Contient:



2 Trop

Radio-Canada, le lundi à 19h30

Est-ce possible de rire de personnes souffrant de bipolarité? Oui, quand c'est fait avec délicatesse et tendresse. *Trop*, c'est exactement ça. Une comédie drôle, humaine et remplie de personnages attachants. On y suit deux sœurs, campées par Évelyne Brochu (l'aînée) et Virginie Fortin (la plus jeune, qui tombe malade). Le reste de la distribution est impressionnant: Pierre-Yves Cardinal, Louise Portal, Anne-Marie Cadieux et Éric Bruneau, en plus d'une kyrielle de nouveaux visages.

Comme j'ai déjà englouti cette série sur l'Extra de Tou. TV, je me brancherai sur *Boomerang* à TVA, qui s'annonce tout aussi rigolo que les saisons précédentes. Au tour de Karine (Catherine-Anne Toupin) et Patrick (Antoine Bertrand) d'héberger Monique (Marie-Thérèse Fortin) et Pierre (Marc Messier). Le premier épisode de ce troisième chapitre de *Boomerang* est déjà en ligne sur le site de TVA.

Contient:



6 Faits divers

Radio-Canada, le lundi à 20h

Voilà une série qui charmera les amateurs d'humour noir bien grinçant. L'auteure Joanne Arseneau (*Le clan*, 19-2) plante son intrigue dans la couronne nord, où une clique de petits truands (Fabien Cloutier, David Boutin), traquée par des policiers rusés (Isabelle Blais, Émile Proulx-Cloutier), s'enfonce d'un épisode à l'autre. Impossible de ne pas y voir des touches de *Fargo*, des frères Joel et Ethan Coen, qui a débouché sur une télé-série tout aussi savoureuse. L'intrigue roule vite dans *Faits divers* et il faut être attentif à tous les détails. Rangez votre tablette pendant une heure. Vous ne le regretterez pas.

Contient:



7 L'indice McSween

Télé-Québec, le jeudi à 19h30

Pierre-Yves McSween est la nouvelle coqueluche en matière de finances personnelles au Québec. Logique qu'il obtienne son propre magazine télévisuel sur le sujet. Les premières images donnent le goût d'en voir davantage. Le comptable aux cheveux bouclés fait des entrevues dans sa McSween mobile, décortique le coût d'un Big Mac ou explique comment Donald Trump a réussi légalement à ne pas payer d'impôts. L'achalandage sera aussi dans cette case horaire qui héberge aussi *Infoman* à Radio-Canada et *J.E.* à TVA.

Contient:



ARTS VOTRE RENTRÉE TÉLÉ



PHOTO FOURNIE PAR ICI RADIO-CANADA 3



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE 4



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE 5



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE 3



PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT, LA PRESSE 5

EN ÉMOJIS



3 Olivier

Radio-Canada, le lundi à 21h

Il en bave, le petit Olivier (Anthony Bouchard) dans les deux premiers épisodes de cette télésérie d'époque inspirée de l'enfance de Josélito Michaud, qui a passé d'une famille d'accueil à l'autre jusqu'à ses 18 ans. C'est lourd, triste et arrache-cœur. Sébastien Ricard, qui incarne un père de famille quasiment démoniaque, vous terrorisera. La lumière s'amènera d'ici trois semaines, nous jure presque Radio-Canada. Les téléspectateurs sont-ils prêts à s'enfiler deux épisodes déprimants avant que l'espoir se pointe enfin? Les cotes d'écoute nous le diront. La concurrence est féroce à TVA avec le grand retour de *L'imposteur*, qui amorce sa deuxième et dernière saison.

Contient:



4 Lâchés lousSES

TVA, le mardi à 19h

Autant j'aime Charles Lafortune à *La voix* (des adultes), autant Messmer me laisse indifférent, en général. Toutes ses émissions spéciales (*Messmer fascine les stars*, *Drôlement mystérieux*) me font le même effet: bof. Comme si je n'y croyais pas tant que ça. TVA joue gros en programmant ce grand jeu de variétés directement contre *District 31*, la série canon de la SRC à laquelle rien ne résiste. Sous hypnose, quatre personnes choisies dans le public participeront à divers numéros que TVA qualifie de «loufoques». Les bandes-annonces renferment du matériel survolté. *Lâchés lousSES* est l'adaptation québécoise du format britannique *You're Back in the Room*.

Contient:



5 Occupation double

V, le dimanche à 18h30, à partir du 1^{er} octobre

La télé-réalité de TVA qui a fait le plus jaser dans les 10 dernières années ressuscite chez V sous la houlette de la productrice Julie Snyder. C'est à Bali, petite île indonésienne paradisiaque, que les célibataires auront leurs premiers rapprochements. Le Groupe V Média a mis le paquet en tapissant les grilles de V et de MusiquePlus d'émissions découlant d'*Occupation double*, leur plus gros investissement à vie. Depuis l'annonce de son embauche, la popularité de l'animateur Jay Du Temple ne cesse d'augmenter. Il est partout et plaît à la clientèle visée par ce type d'émission-cupidon. Si les candidats d'*OD* jouent la partie à fond la caisse, disputes et triangles amoureux inclus, *La voix junior* risque de perdre quelques adeptes à TVA.

Contient:



8 Les Kult

MusiquePlus, le jeudi à 22h

Vous le savez, je consomme beaucoup de télé-réalité. Trop, même. Ce genre télévisuel ne me rebute pas. Mais cette nouveauté de MusiquePlus, qui met en vedette un couple de milléniaux qui aime l'argent et le sexe, est tout simplement imbuvable. Fuyez, comme en présence d'un ouragan. Oliver et Victoria Kult, dans la mi-vingtaine, ne sont ni sympathiques, ni drôles, ni attachants. Ils nous apparaissent comme deux personnes extrêmement superficielles incapables d'autodérision. Le pire, c'est qu'ils tentent d'entraîner leur bambin (qui s'appelle Landon) dans leur univers qui ne se construit qu'à coups de «j'aime» sur Instagram. C'est gênant.

Contient:



9 La vraie nature

TVA, le dimanche à 21h, à partir du 8 octobre

Autre format étranger acheté par TVA, *Parenthèse inattendue* de France 2, qui réunit trois artistes pour un week-end dans un chalet des Cantons-de-l'Est. Le but? Provoquer des confidences entre les trois convives, qui ne savent pas avec qui ils passeront leur fin de semaine, et l'animateur, Jean-Philippe Dion. Mario Pelchat, Étienne Boulay et Mariana Mazza ont participé au premier tournage. Honnêtement, je commence à trouver que le nombre d'émissions mettant en vedette des vedettes qui parlent de leur nombril se trouve à atteindre le point de saturation. Cela dit, les premières images montrent une production léchée. Peut-être serons-nous agréablement surpris par cette *Vraie nature*.

Contient:



ARTS BÉDÉ

JACQUES LAMONTAGNE/
Shelton & Felter, 1 - La mort noire

Une nouvelle série policière fantastique québécoise!

Le dessinateur de la série *Les druides*, Jacques Lamontagne, vient de lancer il y a quelques jours sa première bédé à titre d'auteur et illustrateur. Avec *Shelton & Felter*, qui met en vedette un duo improbable d'enquêteurs, le bédéiste québécois monte seul aux barricades.

JEAN SIAG

Jacques Lamontagne ne pensait pas un jour vivre de la bédé. L'illustrateur publicitaire, qui s'est aussi distingué pour ses couvertures de livres, était comme il dit « bien installé ». « J'avais signé une série baptisée *Les contes d'outre-tombe* pour le magazine *Safarir*, nous dit-il, mais je ne voyais pas comment je pouvais en vivre au Québec. »

À l'âge de 43 ans, il a eu envie de tenter le coup. « Ça a toujours été un rêve », admet-il. Après avoir fait un blitz auprès des principales maisons d'édition européennes, en 2004, il a reçu l'appel de Soleil Productions, qui lui a proposé un projet avant de le mettre sur la piste de la série *Les druides* (scénarisée par Jean-Luc Istin et Thierry Jigourel).

L'histoire, qui se passe à l'époque de l'évangélisation de la Bretagne au V^e siècle, met en scène un druide appelé Gwenc'hlan, chargé d'enquêter sur la mort de moines. « Je ne connaissais rien à la Bretagne et à son histoire, avoue Jacques Lamontagne, mais j'ai embarqué dans le projet et j'ai été bien entouré. Finalement, ça a bien été! »

« Je me suis donné trois ans pour voir si l'entreprise était viable financièrement, puis j'ai abandonné progressivement tous mes contrats en publicité. »

D'autres projets ont suivi: les quatre premiers tomes de la série policière fantastique *Aspic, détectives de l'étrange*, de Thierry Gloris. Mais aussi *Yuna*, qu'il a réalisé au scénario avec le dessinateur chinois Ma Yi, avec qui il travaille d'ailleurs en ce moment sur un conte fantastique qui se déroule au Québec.

Aller au front!

Shelton & Felter est né de l'imagination de Jacques Lamontagne il y a une dizaine d'années.

« J'avais une assez bonne idée de mes deux personnages principaux. J'avais contacté un dessinateur que j'aimais beaucoup, mais il a abandonné le dessin », détaille-t-il. Après avoir mis le projet en veilleuse pendant quelque temps, le bédéiste s'est tourné vers un ami, Denis Goulet, qui s'est lui aussi désisté...

« Je ne sais pas pourquoi, mais je ne me voyais pas affronter ce défi seul. J'ai toujours travaillé en équipe. J'ai toujours pris ce risque à deux. Mais là, malgré la peur, je me suis lancé. L'avantage, c'est qu'on peut aller là où on veut. Le danger, c'est de se complaire dans son univers, donc il faut aussi être prudent. »

C'est donc avec cette expérience et cette modestie qu'à 56 ans, le très doué scénariste et dessinateur s'est lancé.

Shelton est un ancien boxeur (et ex-débardeur) converti au journalisme. Felter est un petit monsieur (qui

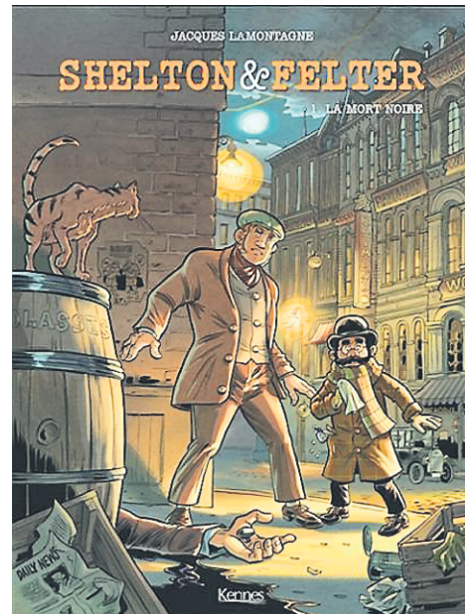
rappelle Toulouse-Lautrec) qui possède une librairie. Les deux hommes se retrouveront par hasard sur la scène d'un crime. Épaté par le sens d'observation de Felter, Shelton fera appel au libraire pour enquêter sur une autre histoire de meurtres – et faire avancer sa carrière de journaliste!

Nous sommes à Boston, en 1924, et les meurtres semblent être liés à une tragédie survenue cinq ans plus tôt, lorsqu'une immense citerne [de la distillerie Purity] remplie de près de 9 millions de litres de mélasse a explosé, emportant maisons, voitures et passants – une catastrophe qui a vraiment eu lieu et qui a fait 21 morts.

« Je trouve que les histoires qui ont un certain fondement historique sont plus crédibles, nous dit-il. Ça forme une base, un squelette autour duquel on peut construire une fiction. Là, j'ai vraiment voulu faire une série policière familiale. Un récit qui ne se prend pas trop au sérieux, mais qui a une trame policière qui se tient bien. »

Le bédéiste bat le fer pendant qu'il est chaud. Depuis quelques semaines, il a refait équipe avec Thierry Gloris (*Aspic*) pour réaliser un western appelé *Wild West*, qui sera publié chez Dupuis en 2018.

Jacques Lamontagne n'a pas l'intention d'en rester là. Il termine déjà le tome 2 de *Shelton & Felter* – qui se passera à bord de *L'Adriatique* dans les années 20. Il enchaînera l'an prochain avec le tome 3, toujours dans ce style franco-belge, au nez rond. « J'approfondis la psychologie des personnages. Shelton va un peu sortir Felter, qui est solitaire et hypocondriaque, de sa vie d'ermite. Toujours dans de nouvelles aventures. »



Shelton & Felter, 1 - La mort noire

Jacques Lamontagne
Kennes
48 pages

QUELQUES SORTIES

GIANT

Mikaël, Dargaud, 13 septembre

Révéle en 2013 par sa série *Promise* – scénarisée par Thierry Lamy –, l'illustrateur français Mikaël, établi au Québec avec sa famille depuis 2008, lance dans quelques jours une nouvelle série baptisée *Giant* – qui est le nom de son personnage principal. Une chronique qui met en scène des ouvriers irlandais ayant participé à la construction du Rockefeller Center de New York.

UN MONDE UN PEU MEILLEUR – LES NOUVELLES AVENTURES DE LAPINOT

Lewis Trondheim, L'Association, 26 septembre

Le personnage de Lapinot, qui a propulsé le bédéiste français Lewis Trondheim au début des années 90 avant de disparaître en 2004, renaît! La réédition de *Mildiou*, dans lequel Lapinot faisait une apparition, aurait convaincu le prolifique dessinateur de ressusciter son héros. Cette nouvelle aventure abordera entre autres les thèmes de la surinformation et du terrorisme.

BETTY BOOB

Julie Rocheleau et Véronique Cazot, Casterman, 28 septembre

La dessinatrice montréalaise Julie Rocheleau (*La fille invisible*, *La colère de Fantômas*) fait équipe cette fois avec Véronique Cazot pour narrer l'histoire de Betty Boob, qui devra se réinventer après avoir combattu un cancer du sein. Après avoir subi une mastectomie, la belle héroïne – « licenciée pour manque de conformité » – intégrera une troupe d'artistes burlesques.

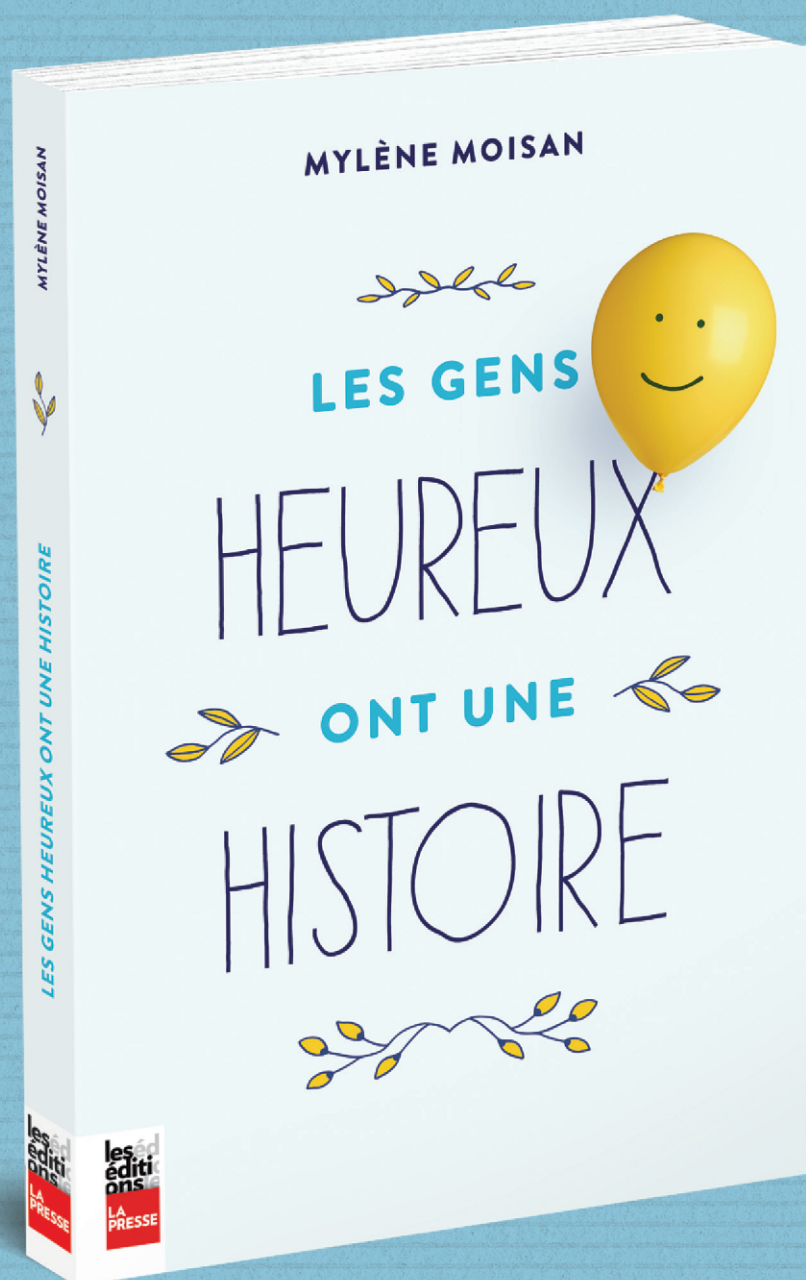
ASTÉRIX ET LA TRANSITALIQUE

Jean-Yves Ferri et Didier Conrad, Albert René, 19 octobre

Le duo Ferri-Conrad a repris cette série culte des mains d'Albert Uderzo en 2013 avec le décevant album *Astérix chez les Pictes*. Les deux hommes se sont repris en 2015 avec l'excellent *Papyrus de César*, qui abordait l'univers des médias et des réseaux sociaux. On attend donc avec impatience ce voyage des irréductibles Gaulois en Italie, qui, nous souffle-t-on, fera la part belle à Obélix.

UN LIVRE CRÉÉ SUR MESURE POUR NOUS FAIRE DU BIEN

60 HISTOIRES DE VIE INSPIRANTES



« Avec le style et la sensibilité qu'on lui connaît, la journaliste du *Soleil* nous présente des gens qui, loin des projecteurs, mènent des vies qui forcent l'admiration. Une série de portraits touchants qui nous réconcilient avec le genre humain. »

— Nathalie Collard, *La Presse*

« Les gens dont je vous raconte l'histoire ont compris que le bonheur est une richesse qui croît avec l'usage. Ce sont ces gens et leur histoire que j'aime raconter, parce qu'ils ne font pas de bruit. »



— Mylène Moisan,
auteure du best-seller *Maman est une étoile*

LÉA POOL / *Et au pire, on se mariera*

La saison des amours absolus

L'adolescence, c'est la saison des amours absolus, exacerbés, exaltés, interdits, censurés, brûlants, violents, bouleversants, damnés et condamnés. En somme, un champ de bataille. Où tous les coups sont permis et les blessures, longues à cicatriser. Comme dans *Et au pire, on se mariera*, roman de Sophie Bienvenu que la cinéaste Léa Pool a transposé au cinéma. Avec, pour incarner le personnage central d'Aïcha, Sophie Nélisse dans le rôle le plus complexe de sa jeune carrière.

ANDRÉ DUCHESNE

Et au pire, on se mariera traite des « amours interdites » et de la « violence des premiers émois », dit la scénariste et réalisatrice Léa Pool dans la présentation de son nouveau film adapté du roman de Sophie Bienvenu.

En fait, ces thèmes ne constituent-ils pas une vision du monde qui traverse toute l'œuvre de la réalisatrice d'*Emporte-moi*?

Assise en face de nous, Léa Pool esquisse un sourire.

« Oui ! Ce sont des choses qui reviennent, dit-elle en entrevue. Les amours interdits, les amours impossibles (ça revient)... Quant à la violence des premiers émois, j'ai pu aussi le voir chez ma fille. Tous les jeunes vivent cela à un moment donné. »

Évidemment, la violence en question est vécue à différents degrés, selon les personnes, leur environnement, leur histoire personnelle. Dans le cas d'Aïcha (Sophie Nélisse), personnage central de l'histoire ici portée au grand écran, ce passage ressemble à un tour ininterrompu d'une semaine dans le Goliath à La Ronde.

C'est intense, vertigineux, cyclothymique.

Car il y a deux Aïcha. Celle du réel, dont la mère Isabelle (Karine Vanasse) est aimante, mais jamais présente, dont le beau-père Hakim (Mehdi Djaadi), mis à la porte pour son comportement incestueux, lui manque cruellement, qui est sans amis de son âge et est éprise de Baz (Jean-Simon Leduc), garçon ayant deux fois son âge qui repousse ses tentatives de séduction. Et l'Aïcha du fantasme qui scénarise sa vie en pensées enjolivées pour se convaincre que tout est parfait.

Cette fulgurance d'un premier amour, Sophie Nélisse dit l'avoir elle-même vécue. De sorte qu'elle s'est aisément

Karine Vanasse et Sophie Nélisse jouent une mère et sa fille dans *Et au pire on se mariera*.

PHOTO FOURNIE K-FILMS AMÉRIQUE

identifiée à certaines scènes et situations.

« Aïcha s'est fait dire beaucoup de choses que je me suis fait dire par mon copain actuel, raconte la comédienne avec son franc-parler. Nous avons quatre ans de différence. Au début, il disait m'aimer uniquement comme une sœur. Je capotais, je pleurais quand il ne me touchait pas. Là, ça va super bien. Tout le monde, je pense, passe par cette étape. On pense qu'on va être avec notre premier amour toute notre vie. On pense tout connaître. Mais ça ne marche pas toujours comme ça ! »

Blessures de l'enfance

Au-delà de l'amour, *Et au pire, on se mariera* s'attarde aussi aux blessures de

l'enfance. À travers lesquelles autant Sophie Bienvenu que Léa Pool se sont reconnues. Et trouvées.

« Inconsciemment, Aïcha est basée sur qui j'étais à son âge, dit Sophie Bienvenu, qui a coscénarisé le film. Je l'ai compris en échangeant avec des jeunes qui ont lu mon livre. C'est pour cela que Léa et moi avons si bien collaboré. Nous nous sommes toutes les deux reconnues dans les blessures. »

« Le roman de Sophie a été un coup de foudre, dit Léa Pool. Sans pour autant avoir vécu l'histoire d'Aïcha, ce qu'elle vit au plus profond d'elle-même me rejoint. Sophie et moi avons parlé de nos enfances pour nous rendre compte avoir beaucoup de choses en commun. Ce n'est pas

un hasard si nous nous sommes rencontrées sur ce film. »

Personnage complexe

Comme Aïcha évolue dans deux univers, l'un réel, l'autre fantasmé, sa personnalité est composée de multiples facettes. De la colère destructrice, elle passe à la douce rêverie (comme dans la scène en patins à roulettes sur l'esplanade du Stade olympique). De jeune femme naïve, elle peut se transformer en sombre manipulatrice.

« On m'a ici offert un rôle plus mature, plus difficile, dit Sophie Nélisse. L'arc du personnage est incroyable. Il évolue du début à la fin, et ça en fait un beau défi à relever. »

« Elle est formidable, s'exclame Léa Pool. Elle a un rôle extrêmement complexe, étant

LÉA POOL ET LES PREMIERS RÔLES FÉMININS

Il a souvent été dit, dénoncé, exposé que les femmes décrochent en minorité les premiers rôles au cinéma. Mais pas dans le cinéma de Léa Pool. Dans la majorité de ses films, les premiers rôles sont revenus à des femmes. C'est aussi le cas avec *Et au pire, on se mariera*. Pour la cinéaste, la raison en est très simple. « Parce que je suis une femme », dit-elle. « Il n'y a pas assez de femmes réalisatrices, poursuit-elle. S'il y en avait davantage, il y aurait plus de [premiers] rôles féminins. Sans être une généralité, c'est un peu normal qu'un réalisateur soit attiré par des rôles masculins forts et une réalisatrice, par des rôles féminins forts. » M^{me} Pool estime que l'histoire de ses personnages féminins rejoint la sienne. « Ce que j'ai envie de dire, de communiquer, passe beaucoup plus par des personnages féminins parce que, je pense, je suis une femme. »

— André Duchesne

CINQ FILMS DE LÉA POOL AVEC DES FEMMES EN VEDETTE

- > *Anne Trister*, avec Albane Guilhe et Louise Marleau (1986)
- > *Emporte-moi*, avec Karine Vanasse et Pascale Bussièrès (1999)
- > *Rebelles (Lost and Delirious)*, avec Piper Perabo, Jessica Paré et Mischa Barton (2001)
- > *Maman est chez le coiffeur*, avec Céline Bonnier et Marianne Fortier (2008)
- > *La passion d'Augustine*, avec Céline Bonnier et Lysandre Ménard (2015)

tantôt drôle, tantôt tragique, violente, tendre. Elle a relevé ça avec brio. »

Du personnage d'Aïcha, Léa Pool dit aimer « son amour absolu, son désir d'être écoutée, aimée ». Sa solitude, aussi. La solitude est effectivement un sous-thème très présent dans le film, et ce, jusqu'au générique final.

Et au pire, on se mariera nous laisse-t-il sur une note d'espoir ? « Il y a l'espoir d'une rédemption, dit Léa Pool. Parce qu'Aïcha finit par être pleinement consciente de ce qu'elle a fait. Et cette conscience donne espoir qu'elle va passer au travers. Mais on aime trop Aïcha pour décider de son sort. »

Et au pire, on se mariera prend l'affiche le 15 septembre

ILS ET ELLES ONT DIT...

PHOTO DAVID BOILY, ARCHIVES LA PRESSE
Karine Vanasse

KARINE VANASSE SUR LE FAIT DE JOUER UNE MÈRE

« C'est la première fois que j'incarne une mère. Lorsque Léa [Pool] m'avait choisie pour *Emporte-moi*, c'est comme si elle me disait : "Tu es capable de faire ce rôle". Maintenant, c'est comme si elle me disait : "Oui, tu es prête pour les rôles de mère." Mais ce n'est pas de jouer une mère qui a été le plus grand défi. C'est plutôt d'interpréter un personnage démuné, sans ressources. Dans le passé, on m'a toujours attribué des rôles de femmes dont on sentait beaucoup la force, le courage, le désir d'autre chose. Alors qu'ici, Isabelle ne peut rêver à une autre vie. Elle peut juste souhaiter ne pas avoir d'autres ennuis financiers. »

PHOTO DAVID BOILY, ARCHIVES LA PRESSE
Jean-Simon Leduc

JEAN-SIMON LEDUC SUR LE PERSONNAGE DE BAZ

« Il a une naïveté, une candeur... Il est plein de bonté et... il est trop naïf. Il voulait juste aider Aïcha, et cela a joué contre lui. À l'adolescence, l'amour est tellement puissant, tellement gros. Et comme c'est représenté à travers le personnage d'Aïcha, celui de Baz pouvait être plus... [il hésite] romanesque. »

PHOTO DAVID BOILY, ARCHIVES LA PRESSE
Sophie Bienvenu

SOPHIE BIENVENU SUR SOPHIE NÉLISSÉ

« Je l'ai découverte à son passage à *Tout le monde en parle* pour parler du film *La voleuse de livres*. Dans sa façon d'être, son attitude, ses réponses à Guy A. Lepage, elle avait ce parfait dosage de *cute* et d'haïssable. C'était elle. C'était Aïcha. »

PHOTO M. CAMPANOZZI, ARCHIVES LA PRESSE
Sophie Nélisse

SOPHIE NÉLISSÉ SUR UN PREMIER REFUS DU PERSONNAGE

« Je n'étais pas à l'aise avec les scènes de sexe. Je n'avais pas encore embrassé quelqu'un dans ma vie personnelle. Alors, embrasser un gars de deux fois mon âge... Mais [au moment des auditions], j'avais pris de la maturité et je trouvais le scénario trop bon pour passer à côté. J'ai parlé avec Léa. On a coupé des scènes et d'autres ont été réécrites. Finalement, nous sommes arrivées à un consensus. »

— Propos recueillis par André Duchesne

ARTS CINÉMA

IT

Qu'est-ce que c'est que Ça?

C'est le film d'horreur le plus attendu de l'année, et il ne décevra pas les amateurs. Voici tout ce que vous devez savoir sur le remake de *It* (Ça), ce best-seller de Stephen King qui a terrifié des millions de lecteurs, que même le roi de l'horreur, pourtant habitué aux meilleures comme aux pires adaptations, a salué. *La Presse* a rencontré les jeunes acteurs du Club des ratés à Toronto au cours de la dernière Fan Expo.



CHANTAL GUY
ENVOYÉE SPÉCIALE
TORONTO

LE ROMAN

Dans l'imposante bibliographie de Stephen King, *Ça* tient une place à part chez les fans et est considéré comme l'un de ses meilleurs romans. Publié en 1986, année où il a dominé les palmarès aux États-Unis, *Ça* est aussi, pour beaucoup de jeunes lecteurs, la première « brique » qu'ils ont lue fièrement au complet, en faisant toujours les mêmes blagues. As-tu lu *Ça*? « Ça quoi? » Mais, tsé, *Ça*? ...

UNE HISTOIRE DE NOS PEURS

Les peurs de l'enfance ont eu une importance considérable dans la première partie de la carrière de Stephen King, et on peut dire que *Ça* en représente l'apothéose. À l'origine, l'histoire se déroule en 1957-1958 dans la petite ville de Derry, où sept adolescents doivent affronter une entité démoniaque qui prend l'apparence d'un horrible clown et se surnomme Pennywise, et qu'eux appellent *Ça*. Elle se nourrit plus particulièrement des enfants, parce qu'ils ont plus facilement peur, et incarne leurs pires cauchemars pour les attaquer.

IT, LA TÉLÉSÉRIE

Le roman avait fait l'objet d'une première adaptation en 1990, un téléfilm en deux parties, respectueux de l'œuvre, mais qui a plutôt mal vieilli, et qui est resté dans les esprits en particulier pour la performance de Tim Curry (*The Rocky Horror Picture Show*) dans le rôle de Pennywise. Ce personnage est d'ailleurs tellement terrifiant que l'Association mondiale des clowns, rapporte *The Guardian*, déplore l'image négative que cette histoire véhicule et se plaint de l'annulation d'événements depuis l'annonce de ce remake! Mais qui a oublié que le tueur d'adolescents en série John Wayne Gacy aimait se déguiser en clown, hein?

LE NOUVEAU PENNYWISE

L'acteur d'origine suédoise Bill Skarsgård (*Atomic Blonde*) incarne le clown maléfique, et on peut dire qu'il n'aura pas à souffrir de la comparaison avec Tim Curry. D'ailleurs, le réalisateur Andy Muschietti a soigneusement réservé la



L'acteur d'origine suédoise Bill Skarsgård incarne le clown maléfique de *It*, et on peut dire qu'il n'aura pas à souffrir de la comparaison avec Tim Curry.

surprise à ses jeunes acteurs en isolant Skarsgård jusqu'à la moitié du tournage afin de saisir à l'écran la réaction authentique des interprètes lors de leur première rencontre avec Pennywise. C'était efficace, selon Jaeden Lieberher. « Voir Pennywise était presque inspirant, a-t-il confié. C'est incroyable, la façon dont Bill a créé le personnage, tellement différent de celui de Tim Curry. » « C'était terrifiant et presque soulageant! », a renchéri Jeremy Ray Taylor.

L'ÉQUIPE DE ÇA

Le projet d'adaptation a connu un long développement de sept ans, ce qui aurait pu être mauvais signe, avant d'être remis entre les mains d'Andy Muschietti,

LE CLUB DES RATÉS

La grande force de *Ça* – le roman comme le film – est la solidarité au sein du groupe de sept préadolescents qui se sont baptisés le Loser's Club (le Club des ratés). Persécutés à l'école par un groupe d'intimidateurs, maltraités par leurs parents et menacés par Pennywise, ils découvrent que l'union fait vraiment la force. « Je pense que la meilleure chose à propos de ce film est qu'il montre qu'un jour, on trouve des personnes à qui on peut s'identifier et, au bout du compte, des personnes qu'on aime », croit Jaeden Lieberher, qui hérite du rôle le plus important, celui de Bill Denbrough,

mal les créateurs ces temps-ci (pensons au succès de *Stranger Things*). Plusieurs clins d'œil à la musique et au cinéma parsèment le film – par exemple à *New Kids on the Block* ou à *Nightmare on Elm Street*... « C'est tellement une partie cruciale de l'histoire, parce que la culture populaire était à un sommet, croit Chosen Jacobs, qui n'était évidemment pas né à ce moment. Ça a toujours du sens 30 ans plus tard. »

LA MALÉDICTION DU NOMBRE 27

Depuis des siècles, Pennywise hante la ville de Derry tous les 27 ans, ce que l'on peut découvrir dans les archives de la ville, qui révèlent un nombre anormal de massacres et de

UN FILM EN DEUX PARTIES

Comme l'adaptation de 1990, le *Ça* de 2017 aura deux parties, mais contrairement à la première mouture, qui alternait entre l'enfance et l'âge adulte des personnages, cette nouvelle version se concentre uniquement sur la jeunesse des protagonistes. La suite, dont on ne connaît pas encore la date de sortie, devrait donc se concentrer sur le Club des ratés lorsque ses membres sont devenus adultes et terrifiés par le retour de Pennywise. Les jeunes acteurs ont nommé en entrevue les acteurs adultes qu'ils voudraient voir dans leurs rôles: Bill Hader, Jessica Chastain, Chadwick Boseman, Jake Gyllenhaal, Joseph Gordon-Lewitt, Chris Pratt, Christian Bale... Mais hé, on rêve, là!

POURQUOI IT SERA UN HIT

La première bande-annonce de *It* a été vue plus de 197 millions de fois sur YouTube, ce qui annonce un engouement certain des fans de Stephen King. L'auteur lui-même a confié en entrevue à quel point il a aimé cette adaptation. « J'avais des espoirs, mais je n'étais pas préparé à ce que cela soit aussi bon. » Les analystes prédisent un box-office de 50 millions, peut-être même plus, pour son premier week-end, entre autres parce que la rumeur critique, malgré l'embargo, est très favorable. Avec raison, car « vous flotterez aussi! »...

It (Ça) est actuellement à l'affiche.

« Je pense que la meilleure chose à propos de ce film est qu'il montre qu'un jour, on trouve des personnes à qui on peut s'identifier et, au bout du compte, des personnes qu'on aime. » — Jaeden Lieberher, qui hérite du rôle le plus important, celui de Bill Denbrough

protégé de Guillermo del Toro, qui a produit son film d'horreur *Mama*. Il a même été question au début que les frères Duffer, créateurs de la populaire série *Stranger Things*, réalisent le film. Mentionnons au générique les scénaristes Cary Fukunaga (*True Detective*) et Gary Dauberman (*Annabelle*), le directeur photo Chung-Hoon Chung (*Oldboy*), le designer québécois Claude Paré (*X-Men*, *The Rise of the Planet of the Apes*), ainsi que le compositeur Benjamin Wallfisch, une étoile montante dans l'univers de la musique de films.

dans un groupe au casting parfait: Finn Wolfhard (Richie), Jack Dylan Grazer (Eddie), Sophia Lillis (Beverly), Jeremy Ray Taylor (Ben), Wyatt Oleff (Stanley), Chosen Jacobs (Mike).

ENCORE DANS LES ANNÉES 80

Si, dans le roman de Stephen King, les événements se déroulent en 1957-1958 et en 1984-1985, pour cette nouvelle adaptation, l'histoire se situe en 1989. Les spectateurs apprécieront les références à la culture populaire de cette décennie qui inspirent pas

disparitions dans son histoire. Détails intéressants: le film, dont le tournage a commencé le 27 juin l'an dernier, arrive sur les écrans 27 ans après la première adaptation de 1990 et tout juste après le 27^e anni-

versaire de Bill Skarsgård. À noter aussi que le comédien Jonathan Brandis, qui a joué le rôle principal de Bill Denbrough dans la version de 1990, s'est suicidé en 2003... à l'âge de 27 ans. Un âge d'ailleurs considéré comme maudit, avec les morts de stars comme Janis Joplin, Jim Morrison, Jimi Hendrix ou Kurt Cobain...

Ce monde cruel

IT (V.F.: ÇA)

★★★★

Drame d'horreur d'Andy Muschietti. Avec Jaeden Lieberher, Bill Skarsgård, Finn Wolfhard, Chosen Jacobs, Jack Dylan Grazer, Sophia Lillis, Jeremy Ray Taylor, Wyatt Oleff. 2h15.

SYNOPSIS

En 1989, un groupe d'adolescents découvre que les multiples disparitions d'enfants et de jeunes dans sa petite ville sont l'œuvre d'une entité maléfique qui prend la forme d'un clown, et décide de l'affronter.

CRITIQUE

Comment le réalisateur Andy Muschietti (*Mama*) a-t-il réussi son coup? C'est ce qu'on se demande en sortant pas mal ébranlé d'*It*. Après

tout, la plupart des fans de Stephen King connaissent très bien l'histoire; nombreux sont ceux qui ont vu le téléfilm de 1990 dont l'ouverture est pratiquement calquée dans ce remake. Georgie Denbrough (Jackson Robert Scott), le petit garçon au ciré jaune qui pourchasse son bateau de papier sous la pluie et tombe face à face avec Pennywise, le clown dansant, caché dans la bouche d'égout... Muschietti fait de cette scène d'anthologie un nouveau traumatisme, le premier de plusieurs dans ce film qui dépeint de façon frontale la cruauté dans laquelle baigne la jeunesse, victime idéale de Pennywise et de la société, parce que vulnérable. Muschietti a relevé le défi en misant sur les émotions et l'horreur du réel plutôt qu'en usant des effets spéciaux (quand

même très réussis), et il a réuni une distribution de jeunes acteurs hyper talentueux pour créer un inoubliable Club des ratés, ce groupe de sept ados ostracisés chacun à sa façon qui doivent s'unir pour se protéger. Car tout – TOUT – dans la ville de Derry, bouffée de l'intérieur par une entité venue du fond des âges et de l'espace (Pennywise n'est que son incarnation préférée), est hostile aux personnages. Les parents d'abord: froids, violents, culpabilisants, manipulateurs, abuseurs, qui font du foyer familial un lieu sans refuge. L'école ensuite, où l'intimidation ne connaît aucun répit. On a rarement vu dans un film mettant en vedette des enfants des scènes d'une telle brutalité, le cinéma d'horreur étant habituellement plus pudique dans cette tranche d'âge. Ce

qui renforce d'autant plus l'importance du groupe et de l'amitié. Enfin, il y a Bill Skarsgård, qui s'est approprié complètement Pennywise et offre un nouveau croque-mitaine pour les amateurs du genre (et des *partys* costumés). Le monstre qu'il propose est parfaitement sans âme et sans pitié, à la hauteur du sentiment phobique que peuvent inspirer les maudits clowns. Puisque l'histoire se déroule en 1989, *It* surfe sur la vague de nostalgie qui siphonne les années 80 depuis quelque temps, mais, heureusement, sans trop s'y appuyer. Ce que l'on a surtout l'impression de retrouver, c'est ce plaisir des nouveaux visages, ce talent des enfants acteurs soigneusement sélectionnés et bien dirigés, qui n'est pas sans

rappeler l'atmosphère de films comme *Stand by Me*, une autre adaptation marquante d'une œuvre de Stephen King. Avec ce que cela exige de sensibilité, d'humour et de crédibilité pour des spectateurs de tous les âges. Chacun des jeunes acteurs – et la jeune actrice Sophia Lillis, charismatique à souhait – a droit à son moment où il brille, d'abord Jaeden Lieberher, bouleversant dans la peau d'un ado bègue, en deuil de son petit frère assassiné. On n'a pas seulement peur en voyant *It*: on a mal, aussi. Andy Muschietti livre ici non seulement un film respectueux du roman de King et de son public, mais probablement aussi l'un des meilleurs films d'épouvante de l'année. Pour tout dire, même si *It* dure 2h15, on ne s'ennuie pas une seule seconde et on a déjà hâte à la suite. — Chantal Guy

Démonstration tardive, mais ô combien éloquente

RUMBLE: THE INDIANS WHO ROCKED THE WORLD

★★★★

Documentaire de Catherine Bainbridge et Alfonso Maiorana. 1h42.

SYNOPSIS

Ce film met en lumière la contribution d'artistes issus des Premières Nations dans la musique populaire moderne. Des musiciens et chanteurs amérindiens en témoignent, d'autres disparus sont évoqués et admirés par d'éminents collègues, critiques et historiens de la musique populaire nord-américaine.

CRITIQUE

Le blues, le rock et le jazz ont été teintés par la culture et la créativité amérindiennes, voilà un fait objectif et peu connu des mélomanes. D'où l'objet de cette démonstration tardive, mais ô combien éloquente. Prenons *Rumble*: le titre de ce film documentaire est aussi celui d'une pièce instrumentale composée en 1958 par



PHOTO FOURNIE PAR REZOLUTION PICTURES

Buffy Sainte-Marie, crie de Saskatchewan adoptée par une famille de Nouvelle-Angleterre, est devenue folk singer au terme de grandes études universitaires.

Link Wray (1929-2005), musicien populaire issu de la communauté shawnee, en Caroline du Nord. Très proches de l'esprit amérindien, les effets de saturation générés par ce guitariste visionnaire avaient grondé sur l'entière planète rock, à tel point que la pièce a été mise à l'index à l'époque de sa sortie, les diffuseurs craignant ses propriétés subversives! Six décennies plus tard, la légende de Link Wray est enfin ravivée; bien au-delà de ses adeptes, on reconnaît que ce musicien

exerça une influence cruciale sur tous les Pete Townshend de la *british invasion* et autres artilleurs du monde entier qui s'en réclament aujourd'hui. Iggy Pop l'affirme haut et fort! Aidés par les nombreux contacts du guitariste apache Steve Salas, qui a partagé la scène avec les plus grandes stars du rock et du funk (George Clinton, Rod Stewart, Mick Jagger, etc.), Catherine Bainbridge et Alfonso Maiorana ont ainsi mené une vaste enquête sur la contribution amérindienne en musique

populaire moderne. Pendant 102 minutes passionnantes pour tout mélomane qui se respecte (peut-être un peu longues pour les autres), ils font la preuve que les traditions autochtones en sont parmi les éléments constitutifs. Dans cette optique, *Rumble* nous fait découvrir des airs et des rythmes patrimoniaux des Premières Nations du sud-est des États-Unis; on en identifie illico les inflexions typiques du blues et du rock. Renversant! On remonte la trace de l'Afro-Américain Charley Patton, un des pères du delta blues, de surcroît *Black Indian*, car du sang autochtone coulait aussi dans ses veines. On se retrouve à New York dans les années 30, époque où Mildred Bailey, autochtone issue de la communauté Coeur d'Alene, avait un ascendant énorme sur la gent jazzistique. Peu connue, la chanteuse fut un modèle pour Billie Holiday, Ella Fitzgerald et Tony Bennett – qui le confirme par son propre témoignage. Nous voilà dans les années 60; triomphe aux côtés de Bob Dylan un certain

Robbie Robertson, jeune prodige canadien élevé dans la Réserve des 6 Nations et dont la mère était pure Mohawk. C'est aussi l'émergence de Buffy Sainte-Marie, crie de Saskatchewan adoptée par une famille de Nouvelle-Angleterre, devenue folk singer au terme de grandes études universitaires. On rappelle évidemment la posture dominante de Jimi Hendrix, génie de guitare rock et dont les origines étaient en partie cherokee. On redécouvre le poète et chansonnier John Trudell, issu de la communauté Santee Dakota. On évoque la gloire du grand guitariste rock Jesse Ed Davis, d'ascendance comanche et kiowa. On reconnaît les origines autochtones de feu le batteur Randy Castillo (Ozzy Osbourne, Mötley Crüe), du groupe Redbone ou du MC Taboo, de Black Eyed Peas. Quiconque assiste à ce film ne pourra jamais plus écouter le blues, le jazz et le rock sans en saisir les composantes autochtones. Mieux vaut tard...
— Alain Brunet

Sans humour ni amour

HOME AGAIN (V.F.: BIENVENUE À LA MAISON)

★★

Comédie romantique de Hallie Meyers-Shyer. Avec Reese Witherspoon, Pico Alexander, Michael Sheen. 1h37.

SYNOPSIS

Fraîchement séparée de son mari, Alice Kinney (Reese Witherspoon) quitte New York pour s'installer avec ses deux filles dans sa ville natale, Los Angeles. Alors qu'elle vient d'emménager dans la maison de son défunt père, un célèbre réalisateur américain,

elle décide de célébrer son 40^e anniversaire en faisant une tournée des bars au cours de laquelle elle va faire la rencontre de trois jeunes hommes qui souhaitent conquérir le monde du cinéma hollywoodien. Alice va héberger le trio fauché qui chamboulera sa vie.

CRITIQUE

La pomme ne tombe jamais bien loin de l'arbre. Fille des scénaristes/réalisateurs Charles Shyer (*The Parent Trap*, *Father of The Bride*) et Nancy Meyers (*It's Complicated*, *The Intern*), Hallie Meyers-Shyer signe et dirige son tout premier film, *Home Again*, une comédie romantique qui s'avère plutôt

médiocre. Un projet mère-fille (Nancy Meyers en est la productrice) dont la pauvreté du scénario est sans doute le plus gros handicap. Sans emploi, au bord de la crise de la quarantaine, Alice s'installe dans une somptueuse demeure hollywoodienne où elle accueille trois jeunes inconnus rencontrés dans un bar (dont un, incarné par Pico Alexander, se retrouve dans son lit) qui vont se transformer en véritables anges gardiens pour elle et ses filles. Une histoire qui manque de profondeur, de crédibilité, d'humour et de romantisme, mais qui traite plutôt superficiellement d'amitié et de famille recomposée. Bien que



PHOTO FOURNIE PAR BLACK BICYCLE ENTERTAINMENT

Une scène du film *Home Again*.

Reese Witherspoon soit crédible en mère anxieuse qui tente de reprendre sa vie en main, elle ne parvient pas à sauver *Home Again*. Le plus grand mérite de la scénariste et réalisatrice Hallie

Meyers-Shyer est, tout comme sa mère, d'avoir très bon goût en matière de décors et de cuisines de rêve. Pour le reste, elle a encore bien des devoirs à faire.
— Stéphanie Vallet

PLAN LARGE

MARC-ANDRÉ LUSSIER



Richard Gere

COPPOLA PASSE DE THE COTTON CLUB À THE COTTON CLUB ENCORE

Au début des années 80, Francis Coppola avait complètement délaissé les grandes productions à la *Godfather* et *Apocalypse Now* pour se consacrer à des films de nature plus intime, comme *Outsiders* ou *Rumble Fish*, ou plus expérimentale (*One from the Heart*). Il a cependant répondu à l'appel à l'aide que son ami producteur, Robert Evans, lui a lancé afin de sauver *The Cotton Club*, un projet ambitieux dont la production fut très chaotique. Le cinéaste s'est ainsi retrouvé à réaliser ce film qui, au moment de sa sortie en 1984, n'a pas connu le succès escompté. Trente-trois ans plus tard, le cinéaste a travaillé à un nouveau montage, a reconstruit ce film dont les têtes d'affiche sont Richard Gere, Gregory Hines et Diane Lane, et a investi 500 000 \$ dans la restauration. Présenté à la fin de semaine dernière au festival de Telluride, cette nouvelle version, intitulée *The Cotton Club Encore*, a été accueillie là-bas avec grand enthousiasme. On souhaite la voir un jour.

AGNÈS VARDA ET DONALD SUTHERLAND ENFIN AUX... OSCARS!

L'Académie des arts et des sciences du cinéma a annoncé cette semaine qu'elle allait attribuer un Oscar honorifique à quatre personnalités du milieu du cinéma, parmi lesquelles Agnès Varda et Donald Sutherland. Dans ce dernier cas, on s'étonne que l'acteur canadien n'ait jamais obtenu un Oscar malgré sa riche et longue carrière. En fait, monsieur Sutherland n'a même jamais eu droit à la moindre citation, même l'année où *Ordinary People*, le film de Robert Redford dans lequel il partageait la vedette avec Mary Tyler Moore et Timothy Hutton, a raflé plusieurs statuettes. Quant à la cinéaste française Agnès Varda, à qui le cinéma doit beaucoup, elle reste, même à 89 ans, toujours aussi allumée et inventive. Nous avons d'ailleurs eu le plaisir d'apprendre récemment que son plus récent film prendra l'affiche au Québec le 20 octobre sous la bannière MK2 | Mile End. *Visages, Villages*, un documentaire qu'elle a coréalisé avec l'artiste JR dans la France rurale, a eu droit à une présentation spéciale au Festival de Cannes plus tôt cette année.

Donald Sutherland
PHOTO DOMENICO STINELLIS, AP

Jeff Goldblum

IL A DIT

« *Louis, je crois que c'est le début d'une belle amitié.* »

— Jeff Goldblum a repris une célèbre réplique du film *Casablanca* pour exprimer sa reconnaissance au public du Festival de cinéma de Deauville, où un hommage lui fut rendu.

CHIFFRE DE LA SEMAINE: 14

Il est plutôt rare qu'on doive ajouter des écrans supplémentaires pour un film déjà à l'affiche depuis deux semaines. C'est pourtant le cas du nouveau long métrage de Robert Morin, *Le problème d'infiltration*. De cinq écrans au début, il est passé à dix écrans en deuxième semaine, et occupera quatorze écrans à compter d'aujourd'hui.

À L'AGENDA

Le Festival de cinéma de la ville de Québec
Les rois mongols, le nouveau film de Luc Picard, lancera mercredi le 7^e Festival de cinéma de la ville de Québec. Parmi les 200 films sélectionnés, signalons la présentation en primeur mondiale de *Pieds nus dans l'aube*, de Francis Leclerc, et d'*Ailleurs*, de Samuel Matteau.
fcvq.ca

LES SORTIES

LA SEMAINE PROCHAINE

American Assassin (*Assassin américain*) de Michael Cuesta

Et au pire, on se mariera de Léa Pool

Let There Be Light de Mila Aung-Thwin et Van Royko

Long Time Running de Jennifer Baichwal et Nicholas de Pencier

Mother! (*Mère!*) de Darren Aronofsky

Mune, le gardien de la lune d'Alexandre Heboyan et Benoît Philippon

POUR OU CONTRE

CHACQUE SEMAINE, UN INVITÉ DE LA PRESSE SE POSITIONNE SUR DES SUJETS QUI MARQUENT SON ACTUALITÉ.

Pierre-Yves Lord

Depuis près de quatre ans au micro de CKOI tous les week-ends avec *Radio PY*, Pierre-Yves Lord s'apprête à vivre sa première émission en tant que coanimateur de *Deux hommes en or* à Télé-Québec. Il pilotera également *Les flots*, un magazine sur les plus beaux sites de plongée diffusé sur les ondes de TV5 dès le 15 septembre, ainsi que la série documentaire *Infiltration à Z*, le vendredi à 22 h.

— Stéphanie Vallet



PHOTO DAVID BOILYX, LA PRESSE

POUR

CONTRE



La commission sur le racisme systémique

« Disons plutôt que je ne suis pas contre, mais... Ce sera bien fait? On en tirera des conclusions qui nous feront avancer ou ça se retrouvera dans un rapport qu'on va dépeussier dans 10 ans avant de recommencer? En questionnant, on trouve parfois des réponses qu'on souhaiterait ne jamais entendre. Cependant, les événements des dernières semaines me laissent croire qu'il est pertinent de se questionner collectivement. Je me souviendrai toujours du premier logement que j'ai tenté de louer à Montréal en 2001. Tout était réglé, par téléphone, jusqu'à ce que le monsieur me demande « de quelle couleur de peau » je suis. En une seconde, le logement était loué à quelqu'un d'autre. »



Les quotas à la radio

« Une partie de moi est pour, car les quotas ont permis de préserver une place de choix à notre culture musicale et de donner la chance à des artistes d'être joués sur de grosses stations commerciales. Mais il faudrait peut-être revoir les quotas, de manière à ce qu'ils ressemblent un peu plus à ce que les gens consomment en ligne. Les règles sont tellement strictes qu'elles obligent les radios à trouver des moyens de les contourner avec du remplissage de musique francophone. Les quotas peuvent aussi nuire à des artistes francophones qui décident de chanter en anglais. »



La rivalité Montréal/Québec

« Je suis pour qu'elle revienne sur la glace, dit celui qui habite principalement à Québec. J'aimerais qu'elle s'évacue par le sport. Je ne sais pas si c'est une petite jalousie ou un complexe d'infériorité, mais les gens de Québec aiment voir les gens de Montréal se planter et n'ont pas envie de se faire dire quoi faire ou comment fonctionner. Du côté de Montréal, on aime bien taquiner les gens de Québec et les regarder un peu de haut. Je ne vois rien de dramatique là-dedans. Mais peut-on régler ça par une série 4 de 7, svp? »



Les radios privées de Québec

« J'aime entendre une radio qui me challenge, qui est à l'opposé de ce que je pense. Ça me permet de préciser mes idées, et ça me demande d'essayer de détruire l'argumentaire de celui que j'entends en ondes. Ces radios font vivre des émotions. Par contre, elles doivent être préparées. Il arrive souvent que la radio de Québec me déçoive, mais elle me confronte toujours. Le récepteur de mon auto est brisé depuis un moment et, quand je suis à Québec, ça ne me manque pas tant que ça! »



Les nouveaux concepts de télé-réalité

« Ça me laisse plutôt indifférent, en fait. Ce qui m'agresse et ne m'intéresse pas, je ne l'écoute pas. Tant mieux si ça fait travailler des artisans et rouler des boîtes de production. Ce n'est pas de la télé qui plaît à la critique, mais si les diffuseurs les mettent en ondes, c'est forcément qu'il y a quelque chose de rentable là-dedans. Faut-il juger ceux qui produisent ou ceux qui regardent? Encore là, je suis pour le "vivre et laisser vivre". Si ça te fait du bien de regarder du dating tout nu ou de voir des barmaids flamber des Sambuca... »